

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

## COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. 1) Collège Joliette, P. Q., Jeudi, 1er Mars 1877. (No. 11.)

### L'HISTOIRE.

#### SON ÉTUDE, SON ENSEIGNEMENT.

L'histoire ne mériterait pas le nom de science, si elle se bornait au récit pur et simple des événements, sans montrer en même temps d'après quel plan ils se déroulent, et à quelle fin ils se rapportent. Or, tout plan suppose de l'unité, et chaque fin particulière se rattache à une fin générale et suprême. L'esprit humain ne saurait concevoir les choses dans d'autres conditions. Sans une idée dominante, autour de laquelle s'opère le mouvement des siècles, à défaut d'un but certain que l'on puisse assigner à la marche de l'humanité, l'enseignement scientifique de l'histoire devient impossible. Ce n'est plus alors qu'un vaste labyrinthe où, en l'absence de tout fil conducteur, on ne sait de quel côté porter ses pas. Aucune vue d'ensemble; pas d'action principale; autant d'épisodes qui ne se relient pas entre eux. La scène varie sans cesse; les acteurs se succèdent les uns aux autres, sans que l'on puisse débrouiller le nœud de ce drame d'autant plus confus qu'il se prolonge davantage. A qui étudie l'histoire de la sorte, par fragments et sans esprit de suite, le vrai sens des événements échappe à l'idée dominante qui, seule, peut en donner la clef.

Or, quelle doit être cette idée dominante dans l'enseignement de l'histoire? C'est un fait indéniable que l'établissement du christianisme est le plus grand événement qui se soit accompli sur la terre: aucun autre n'en approche pour le caractère ni pour les conséquences. Donc, même au point de vue purement humain, et, à s'en tenir aux règles de la méthode expérimentale, qui consiste dans l'observation des faits, c'est autour de cet axe que gravite le monde historique et moral. En l'absence d'un fait égal ou supérieur, le bon sens et la logique commandent de rattacher à ce fait capital

tout le mouvement de l'histoire. Mais ce plan divin qu'entrevoit la raison, la foi nous le découvre dans son unité et avec ses vastes proportions. Pour nous, chrétiens, le Christ occupe le sommet des âges: c'est l'incarnation du Verbe, qui donne à l'histoire du genre humain son vrai caractère et sa haute signification. Tout converge vers lui; tout découle de lui. Le monde ancien était une vaste préparation à son règne; le monde chrétien en est l'extension et le développement. Le terme des choses d'ici-bas, c'est le salut des hommes en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il n'est rien qui ne se rapporte à ce grand œuvre, de près ou de loin, les destinées des peuples comme la vie des individus. Le Christ est la pierre angulaire sur laquelle se construit la cité de Dieu; il est le pivot sur lequel tourne la machine du monde, ou, comme l'écrivait celui de tous les prophètes qui a embrassé l'histoire du regard le plus profond, le Christ est "l'alpha et l'oméga," le principe et la fin des choses. C'est la Croix qui marque le point culminant de l'histoire: elle est la grande colonne milliaire à partir de laquelle le genre humain compte sa marche à travers les siècles.

C'est l'avantage des écoles catholiques de pouvoir s'élever à cette hauteur de vues dans l'enseignement de l'histoire; elles tiennent la clef des événements avec la grande pensée qui les explique et les domine. En dehors de ce plan d'ensemble, il n'y a place que pour des systèmes imaginaires, également démentis par la doctrine et par les faits. Est-ce à dire, pour cela, que l'histoire ecclésiastique doit être l'objet direct et immédiat de l'enseignement historique? Assurément non. C'est à la théologie qu'il convient de réserver un ordre de matières qui rentrent plus spécialement dans son cadre. Mais de même que la philosophie, tout en restant une science rationnelle, doit néanmoins avoir devant les yeux la révélation divine, comme une étoile qui la guide, ainsi l'histoire civile et politique des peuples ne saurait-elle faire abstraction de l'histoire reli-

gieux du genre humain, qui seule peut l'éclairer en la complétant. C'est l'œil fixé sur le plan divin tel qu'il nous est révélé par la foi, que l'historien doit étudier la succession des empires, le sens et le caractère de leur mission, les causes de leur grandeur et de leur décadence, les effets salutaires ou les influences funestes de leurs lois et de leurs institutions, le rôle et la valeur des hommes qui ont présidé à leurs destinées, en se rappelant toujours que les événements de l'histoire ont pour principe la double action de la Providence divine et de la liberté humaine, et que, suivant l'expression de Balzac, "ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel."

Il y a cinquante ans que M. de Maistre écrivait ce mot si connu : "Depuis trois siècles, l'histoire entière semble n'être qu'une grande conjuration contre la vérité." Ce serait une injustice de ne pas reconnaître qu'il s'est produit de nos jours un mouvement en sens inverse. La critique historique a fait de réels et d'incontestables progrès. L'habitude de remonter aux sources et de n'apprécier que pièces en mains, a discrédité la méthode facile, mais périlleuse des jugements acceptés à la légère ou convenus d'avance.

C'est en suivant cette voie féconde que l'on est parvenu à replacer tant de figures dans leur vrai jour et à redresser une foule d'erreurs auxquelles l'esprit public avait fini par s'accoutumer. Et cependant, que ne reste-t-il pas à faire pour être en droit de retourner le mot de M. de Maistre ? C'est hier seulement, pour ainsi dire, que l'on a commencé à rendre pleine justice au rôle éminemment civilisateur de l'Eglise et des Papes pendant les siècles du Moyen-Age. La voie est désormais frayée pour une saine appréciation de l'histoire ; mais que de documents à recueillir, que de chartes à dépouiller, que de travaux à reprendre en sous-œuvre ou à refaire complètement, si l'on veut substituer à des déclamations de nulle valeur, un enseignement basé sur l'analyse fidèle des textes et l'examen consciencieux des faits.

Qu'on entre donc dans ce courant de recherches patientes et de vraie critique ; et cette tâche sera d'autant plus facile que le goût de l'histoire se fortifiera du respect de la tradition. On ne peut avoir qu'un souci médiocre des choses du passé, lorsqu'on date l'humanité l'injure de croire qu'elle a vécu soixante siècles sans dignité ni grandeur. Rien de moins raisonnable que cette tendance de l'esprit révolutionnaire à renfermer le drame historique dans un petit cercle d'années, et à ne rien voir en dehors de cet horizon étroit. Un pareil dédain du passé n'est propre qu'à nourrir l'orgueil, c'est-à-dire la moins excusable et la

plus stérile de toutes les passions. Non, l'humanité, dans ce qu'elle a de grand et de beau, ne date pas de nos jours : par delà ce court espace de temps elle a vécu de longs siècles, forte et glorieuse ; et si elle a trop souvent semé sa route de sang et de larmes, on trouve aussi à chacune de ses étapes des lumières et des vertus. Chaque peuple doit au passé la meilleure partie de lui-même : sa langue, ses mœurs, ses croyances, ce qui a marqué sa place dans l'histoire et son rang sur la scène du monde. Quels que soient les mérites propres d'une nation, elle vit du travail des générations précédentes, et c'est leur héritage qui fructifie dans ses mains. A elles l'honneur d'avoir creusé péniblement les sillons où les peuples contemporains jettent à leur tour la semence de l'avenir. Car il n'est pas de découverte qui n'ait été préparée par de longues recherches ; pas de progrès dont les sueurs de nos pères n'aient fécondé le germe ; pas d'institution ni d'œuvre puissante qui ne plonge ses racines dans le sol de la tradition ; et chaque fois qu'un siècle se lève à l'horizon de l'histoire, ce sont les lumières des âges précédents qui viennent former au-dessus de son berceau l'étoile destinée à éclairer sa marche.

C'est dans cet esprit de justice et d'impartialité qu'il importe d'étudier et d'enseigner l'histoire ; c'est ainsi qu'elle peut devenir une vaste démonstration de la vérité.

---

## SOUVENIR DES VACANCES.

---

### REVERIE.

C'était par un beau soir d'Août. Le crépuscule descendait lentement sur la terre et l'enveloppait d'ombres indécises. Les bruits du jour avaient cessé : à l'activité, à l'agitation avaient insensiblement succédé le calme, le repos. Ce silence solennel n'était troublé que par le chant joyeux du moissonneur attardé, par le bruissement des feuilles des grands peupliers qui ornent la façade de notre maison, enfin par ces murmures vagues et étranges que fait entendre la nature à l'approche de la nuit. Déjà la lune apparaissait au loin, et les étoiles, nombreuses et brillantes, scintillaient à la voûte des cieux.

Machinalement, je me pris à marcher, admirant les merveilles qui se déployaient sous mes yeux. Je m'arrêtai dans un délicieux bosquet, formé de pins aux rameaux toujours verdoyants. Un riche tapis de gazon s'étalait à mes pieds et semblait m'inviter au repos.

Toujours j'ai aimé, après une journée laborieuse, à m'asseoir sous quelque grand arbre ; toujours j'ai aimé à rêver sous le luxuriant feuillage des géants de nos forêts ; mais ce soir là, cette méditation silencieuse avait pour moi un

attrait plus saisissant, un charme inexprimable et pour ainsi dire tout nouveau.

Qu'il était grandiose le panorama qui se déroulait devant moi ! Un pinceau habile pourrait peut-être en reproduire l'harmonieux ensemble, mais ma plume est impuissante à retracer toutes les magnificences que l'on admire dans quelques-uns de nos sites canadiens. A mes pieds je voyais couir la rivière L'Assomption qui, frémissante dans son lit rocheux, allait, rapide comme le coursier écumant, porter le tribut de ses ondes limpides au grand fleuve qui l'attendait là-bas. Au loin, je contemplais la forêt dessinant ses arbres séculaires et, çà et là, noyées dans les ombres, je voyais quelques blanches maisonnettes que je savais être l'asile de la paix et du bonheur. J'étais en extase devant cette riche nature canadienne, j'admirais cette terre privilégiée où Dieu semble avoir répandu à profusion ses dons les plus magnifiques.

Le silence mystérieux qui m'entourait dans cette solitude profonde, éclairée à peine par quelques vagues lueurs, impressionnait vivement mon âme, une sensation inconnue envahissait tout mon être. Peu à peu je tombai dans une langueur étrange mais pleine de charme, et je finis par succomber à un doux sommeil. Mais l'assoupissement de mes sens n'arrêta pas le jeu de mes facultés intellectuelles. Ma pensée errante et vagabonde, continua à parcourir nos splendides campagnes, nos lacs majestueux, nos vastes forêts, et partout je lisais quelque page fameuse de notre histoire, partout j'assistais à quelque drame saisissant, à quelque glorieux épisode de nos annales.

Ici, me disais-je, l'on ne peut faire un pas sans fouler la place où s'est accompli un fait mémorable, une action éclatante, un trait d'héroïsme.... Je vis alors le Huron poursuivant l'élan à la course rapide, bravant neiges et frimas et se reposant près de sa proie sur un lit de glace ou de verglas... J'entendis les hurlements sinistres de l'Iroquois se précipitant, cruel et sanguinaire sur quelque bourgade isolée, et, implacable, mettant tout à feu et à sang, pour orner son wigwam de quelques scalps ennemis!... Puis j'entrevis la grande figure de Cartier se détachant dans le lointain comme le phare radieux sur l'ilot solitaire. Il venait au milieu de ces tribus sauvages, sur cette terre vierge du Nouveau-Monde, planter un drapeau blanc à côté d'une croix. En touchant ces rivages, il pliait les genoux et, adressant ses hommages au Maître du Ciel, il dédiait sa conquête à Dieu et à la France...

Alors Samuel de Champlain s'avança, reposant avec complaisance son calme et doux regard sur ces zélés missionnaires et ces pieux colons dont il aimait à s'entourer. Sur son front vaste et intelligent on voyait, écrit par la postérité reconnaissante, le titre de « Père de la Colonie »... Peu après passèrent aussi devant mes yeux : MM. de Maisonneuve et d'Aillebout, Mgr. de Laval, et, chaque fois, je m'inclinai avec respect devant ces noms glorieux... Puis parut le comte de Frontenac. Sa figure majestueuse, encadrée d'une auréole de gloire, semblait défier encore l'orgueilleuse Albion. De Maricourt, de Sérigny, d'Iberville de Ste. Hélène, de Longueuil, le brave de Bienville l'entou-

raient et étaient prêts encore à relever le gant de défi que venait de jeter à l'Anglais leur héroïque commandant, disant à l'amiral Phipps « qu'il ne répondrait à ses sommations que par la bouche de ses canons ».....

Je vis venir ensuite un guerrier tout bardé de fer. Un manteau étincelant couvrait ses épaules et son front était ceint du diadème des vainqueurs. Sa démarche était ferme et assurée. Son œil, comme son nom, semblait planer dans la nue. C'était le dernier défenseur de la colonie. Je le vis, affrontant les combats, se couvrir de gloire et de nobles lauriers, partout où il dirigeait ses pas. Monongahéla et Oswégo tombaient devant lui, Carillon était témoin de sa valeur et il se taillait dans la postérité un nom immortel. Sur le blason de cet homme au regard d'aigle et au cœur de lion étaient peintes les armes de l'illustre famille de Montcalm. A côté de leur général, revendiquant leur part de périls et de gloire se pressaient : le vainqueur de Ste. Foi, de Lévis et aussi de Bougainville, de Bourlamaque, et l'intrépide Hertel de Rouville.....

Puis une ombre passa devant moi, un voile tout maculé de sang s'offrit à ma vue..... Je vis des guerriers portant la casaque rouge et la culotte bleue, se promener, tranquilles, dans nos campagnes. J'entendis le dernier râle de la colonie, puis un cri lugubre et terrible : c'était le chant de triomphe de l'Anglais qui redisait de sa voix sinistre : « malheur aux vaincus ! »... Mais des voix plus fortes résonnèrent à leur tour. Mgr. Plessis, Papineau, Morin, Mgr. Lartigue luttèrent contre le léopard britannique. De Salaberry et ses braves faisaient admirer encore une fois l'indomptable bravoure canadienne : tous enfin accomplissaient de suprêmes efforts pour faire respecter notre foi, notre langue, nos institutions. Et les Canadiens, continuant à marcher sous un même drapeau, savaient conserver purs de tout alliage ces trois principes de leur nationalité.

Restant unis, ils demeurèrent forts et redoutables. Grâce à leur énergie et à leur persévérance, notre pays prospérait toujours. Partout régnait la plus grande activité. Les chemins de fer et les canaux sillonnaient notre province ; des manufactures s'élevaient de toutes parts ; l'agriculture et les arts faisaient d'immenses progrès.

Dans nos campagnes, au sein des familles habitaient l'aisance et la paix. Les Canadiens pouvaient encore puiser à la coupe enchanteresse du bonheur..... Aussi je les vis, heureux de leur sort, se laisser bercer sur le fleuve aux ondes majestueuses ; avec eux je volai sur cette surface cristalline ; je prêtai une oreille attentive à leurs gais refrains et au bruit des rames tombant en cadence sur le vaste miroir des eaux. Emporté sur un agile canot, je me balançai quelque temps ainsi, contemplant avec ravissement la lune et les étoiles qui se reflétaient dans l'onde limpide et les arbres de la rive qui dessinaient au loin leurs cimes élevées.

Puis, apercevant sur le rivage un bosquet qui m'offrait de frais ombrages et un doux repos, je me hâtai de m'y rendre, respirant ces parfums enivrants et ces douces senteurs qui m'avertissaient que je foulais le sol canadien. Sous ce bocage aux rameaux touffus, mille petits oiseaux

remplissaient l'air de leurs mélodieux concerts et leur harmonie n'avait pas encore cessé que je sortais de ce sommeil qui m'avait procuré de si douces jouissances, de si palpitantes émotions.

La lune était haute et lançait dans un ciel d'azur ses rayons argentés. Un rossignol, tout près de moi, envoyait à la brise de doucereuses roulades et achevait à la louange du Créateur une magnifique cantate. Me levant, je poussai un long soupir d'aise et de bonheur ; l'enthousiasme dans l'âme, la fierté dans le cœur, je m'écriai avec Crémazie :  
Qu'ici

Tout chante à notre âme attendrie  
Qu'il fait bon d'être canadien.

Et retournant chez moi, je répétais avec notre barde national :

« Il est sur le sol d'Amérique  
« Un doux pays chéri des Cieux,  
« Où la nature magnifique  
« Prodigue ses dons merveilleux.  
« Ce sol fécondé par la France  
« Qui régna sur ses bords fleuris,  
« C'est notre amour, notre espérance,  
« Canadiens, c'est notre pays.

JOSEPH BEAUDRY—(*Philosophie.*)

## LE MORT PARLANTE.

Si la Rome antique a produit de beaux esprits dignes de toute notre admiration, elle a également enfanté des personnages qui, moins favorisés de la nature, ont brillé par toute autre chose que par le génie.

Tel fut à coup sûr Simplicie, jeune patricien dont la crédulité était proverbiale de son temps. Cette âme candide admettait sans contestation les récits les plus fantastiques, les contre-vérités les plus flagrantes, les affirmations les plus paradoxales. Quelques-uns de ses amis, que sa naïve bonhomie amusait beaucoup, résolurent de se divertir à ses dépens.

Un jour que Simplicie se promenait avec sa placidité ordinaire dans la campagne romaine, il rencontra, sans doute par un pur effet du hasard, un des amis sus-mentionnés. Après les saluts d'usage, le nouveau venu s'informa, avec la plus exquise politesse, de la santé de Simplicie ; « car—disait-il—je crois remarquer dans les traits de ton visage une pâleur qui ne pronostique rien de bon. » « Grâce aux dieux ! »—répond Simplicie un peu troublé—je ne ressens aucune douleur, il me semble que je suis parfaitement bien. »

La conversation allait prendre un autre cours, lorsque, fortuitement encore, arrive un second conjuré. Celui-ci, à l'exemple du premier, s'informe avec le plus tendre intérêt de la précieuse santé de son cher ami.

Simplice, charmé de cette délicatesse, répond qu'il est bien. « Non, reprend son interlocuteur—non, Simplicie, ton amitié craint de nous alarmer, mais, avoue-le sans ambages, tu es souffrant ; ta figure, ton maintien, tes gestes même démentent ta parole ; ton teint naguère si florissant est devenu livide, tu chancelles, pauvre ami ; tout ton corps tremble, et, pour nous rassurer, tu prétends être bien ! » Simplicie, sérieusement effrayé, allait répondre, lorsqu'un troisième complice l'aborda. Ce dernier, initié à la divine science d'Esculape, ne craignit pas de déclarer, après mûr examen, que son ami bien-aimé était attaqué d'une maladie dangereuse, et qu'en toute hâte il fallait le transporter à sa demeure.

Le témoignage unanime de ses trois camarades convainquit à l'instant Simplicie de la gravité de sa maladie. En proie à une inquiétude mortelle, il s'écria d'une voix lamentable : « Oui, mes amis, je suis bien malade ; sans votre obligeante bonté je ne m'en serais peut-être pas aperçu, j'étais assez peu avisé pour me croire bien portant, mais hélas ! vous n'avez que trop raison, je sens le cœur me manquer et mes jambes se dérober sous moi. Vous qui m'aimez, ne m'abandonnez pas en proie à un mal implacable, au milieu de ces champs déserts. Je vous en supplie, prêtez-moi le généreux secours de vos bras pour retourner à mon domicile. » Pendant que la voix larmoyante de Simplicie implorait ainsi leur pitié, les trois farceurs faisaient des efforts inouis pour comprimer une explosion intempestive d'hilarité. Mais, dominés par le désir d'achever une comédie si heureusement commencée, ils remirent leur gaieté à un temps plus favorable et se prêtèrent avec un gracieux empressement à la demande du pauvre mystifié.

Arrivé chez lui, Simplicie fut mis au lit avec les précautions les plus délicates. Il le fallait bien, car, durant le trajet, son état était devenu tout-à-fait alarmant... lui disait-on. Purgon, célèbre docteur du voisinage, fut mandé, en toute hâte. Par une coïncidence heureuse et qu'on eût juré être l'effet d'un sort propice, l'homme de l'art fut rencontré à la porte même de l'habitation de Simplicie. Admis dans la chambre du malade, Purgon s'enquiert avec un soin extrême des causes d'un mal si grave et si subit ; il soumet tous les membres du patient à un minutieux examen ; il lui tâte le pouls et lui fait exhiber à plusieurs reprises la langue la plus saine du monde. Il se recueille un moment, hoche la tête d'une façon significative et annonce d'une voix solennelle que l'état de Simplicie est complètement désespéré. A cette déclaration tout-à-fait prévue par les assistants, des torrents de larmes coulèrent, un concert de sanglots étouffés ou énergiquement

poussés s'éleva dans cette chambre quasi mortuaire. L'infortuné Simplicie, du fond de son lit, entendait toutes ces démonstrations de douleur ; son mal s'accrut encore, il lui sembla que son existence ne tenait plus qu'à un fil excessivement ténu.

Au bout d'une heure, Maître Purgon, attentif aux progrès incessants de la maladie, déclara à l'assistante inconsolable que l'agonie venait de commencer. Par une faveur toute spéciale des dieux, ce passage redoutable fut de courte durée pour Simplicie : un de ses amis lui souffla à l'oreille qu'il était temps de mourir et Simplicie expira aussitôt ; mais, par un nouveau privilège, il ne rendit pas l'esprit. Comme un trépassé, cette victime de la crédulité se laissa laver, embaumer et étendre sur un lit funèbre.

La mystification ne s'arrêta pas là, on avait tué le malheureux, il fallait bien l'enterrer. Les funérailles furent pompeuses. Une foule compacte, ignorant qu'elle suivait un faux mort, escortait Simplicie qui, couché dans une tombe, avait, suivant la coutume de l'époque, le visage découvert. Le plus profond silence régnait dans le cortège éploré, lorsque tout à coup un plaisant, aposté sans doute à dessein, demanda d'une voix forte qui l'on portait en terre avec tant d'honneur. « C'est—lui répondit-on—un jeune homme nommé Simplicie. » Comment—s'écria le personnage—c'est ce cher Simplicie ! il fut un de mes meilleurs amis ; c'était un bon enfant, il n'avait qu'un défaut : sa crédulité était excessive, ce qui l'a souvent fait passer pour un IMBÉCILE. Simplicie tressaillit à ce mot injurieux ; soudain, à la stupeur générale, il s'élança du fond de sa bière et, bouillant de courroux, il s'écrie : « Quelle insolence de venir ainsi faire insulte à ma dépouille mortelle ! O homme téméraire, si j'étais encore du nombre des vivants, tu paieras cher ta sacrilège audace ! »

Un rire universel accueillit cette violente sortie. Simplicie stupéfait reconnut alors, mais un peu tard, qu'il n'était pas réellement passé de vie à trépas.

GEORGES GAGNON—(Versification.)

## Excursion dans l'Illinois.

SUITE.

Le lendemain, nous commençâmes notre journée par la visite du « Palmer House » le plus bel hôtel de Chicago et peut-être de toute l'Amérique. A l'extérieur, l'édifice construit dans le style corinthien, ressemble au Louvre ; quant à l'intérieur, il est d'une élégance et d'une richesse qui dépassent toute imagination, la somptuosité et le luxe y sont poussés aux dernières limites du possible. Les parquets sont en marbre ou couverts de tapis précieux, il en est de

même des escaliers superposés les uns aux autres jusqu'au neuvième étage.

Rien n'est comparable à la splendeur vraiment orientale des salons : les fauteuils et les sofas sont couverts de satin de différentes couleurs ; l'or étincelle partout ; les meubles sont de vrais bijoux ; les plafonds sont ornés de superbes fresques, de grandes glaces artistement disposées multiplient à l'infini toutes ces richesses ; c'est au point qu'il faut réfléchir un instant pour ne pas être le jouet de l'illusion et pour ne pas aller, ainsi que plusieurs, jusqu'à saluer sa propre image renvoyée par la magie des glaces.

Le croirait-on ? ce somptueux palais me fit goûter le fiel au milieu de ses splendeurs et de ses pompes ! Me sentant très-altéré, je demandai des rafraichissements ; on m'apporta de l'eau minérale de Vichy. Hélas ! au lieu de boire une liqueur exquise, je trempai mes lèvres dans un breuvage amer, image trop fidèle des plaisirs du monde qui ne laissent dans le cœur que l'amertume du remords.

Ce goût en quelque sorte excessif du luxe et de la magnificence qui a présidé à la construction des édifices publics et des résidences privées de Chicago, se retrouve jusque dans ses nombreux cimetières. On compte jusqu'à vingt champs funèbres disséminés sur le territoire de la ville. Ils appartiennent à diverses sectes et aux différentes colonies étrangères qui peuplent la cité. Le cimetière protestant surpasse tous les autres par le nombre et la richesse de ses monuments funéraires, le cimetière catholique, quoique moins somptueux, est également fort beau.

Le lecteur s'étonnera peut-être que je n'aie rien dit encore des édifices religieux de Chicago, c'est assurément ce qu'il a de moins remarquable dans la grande cité américaine. Il est toutefois de mon devoir de touriste consciencieux d'en dire un mot. Uniformément construits en une sorte de briques grises, dépourvus de toute ornementation architecturale, ces édifices sont inférieurs à nos églises du Canada. La cathédrale et l'église des Jésuites font seules exception à ce genre froid et monotone. La cathédrale est inachevée, elle constituera sans contredit le plus beau temple de Chicago ; le coût en sera, dit-on, de \$250,000. Le Collège des Jésuites se compose d'un magnifique corps de bâtiments, l'église est belle et spacieuse.

En résumé, Chicago forme une immense agglomération ; c'est une ville de premier ordre, remarquable par la grandeur et l'élégance de ses nombreux édifices, par la propreté et la largeur de ses rues qui semblent avoir été tracées pour livrer passage aux richesses du monde entier. Situé sur la grande route du Pacifique, Chicago est comme un foyer d'où rayonnent en tous sens des canaux et de nombreuses voies ferrées, c'est un centre où vient aboutir le commerce de l'Ouest, un vaste entrepôt de productions industrielles et agricoles. En parcourant Chicago, on se prend presque à regretter que les incendies de ces dernières années n'aient pas été plus considérables, parce que la partie de la ville qui a été détruite est aujourd'hui plus riche en monuments que celle épargnée par l'élément destructeur : Chicago, comme le Phœnix de la fable, est sorti plus beau de ses cendres.

Après ma visite à la reine de l'Ouest, je retournai à Bour-

bonnais, dont j'avais fait le quartier-général de mes explorations. J'en repartis bientôt pour faire une promenade à Joliette, belle petite ville de 10,000 habitants, qui doit son nom à l'un des ancêtres de l'Hon. Barth. Joliette ; cet intrépide pionnier fit avec Marquette la découverte du Mississipi.

Entourée d'une forêt de chênes qui la dérober, pour ainsi dire, aux regards du voyageur, cette ville pleine d'avenir renferme dans son sein de nombreuses manufactures qui y répandent l'activité et l'abondance. La rivière des Illinois la traverse dans toute son étendue ; le long de ses rives sont échelonnées une foule d'usines, qui empruntent au courant impétueux une force motrice puissante et peu dispendieuse. Le principal établissement industriel est une fonderie montée sur un pied colossal et où l'on fabrique des rails et toutes les grosses pièces du matériel roulant des chemins de fer.

Joliette possède trois églises catholiques : deux irlandaises et une allemande, cette dernière est très-belle. J'ai visité aussi le Pénitencier, vaste édifice, remarquable par son extrême propreté et son excellente tenue. Il renferme 1400 détenus, qui, placés sous une surveillance rigoureuse, exécutent les travaux les plus divers. Les prisonniers ont à leur usage une bibliothèque composée de 4500 volumes ; j'y ai rencontré, entre autres, les œuvres de Racine. C'est le chapelain protestant qui m'a fait, avec une courtoisie exquise, les honneurs de cette importante maison pénitentiaire. Il va sans dire qu'en parcourant les rues de Joliette mes pensées se reportèrent vers son homonyme canadien et que je formulai les vœux les plus ardents pour la prospérité ininterrompue de notre chère petite ville.

J. E. L.

(A continuer.)

## SILHOUETTE.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Jean-Jacques Rousseau fut un homme étrange ; il prit le monde pour un théâtre, et la vie pour une comédie. Il ne vécut pas, il joua son rôle. Non, la vie de Jean-Jacques Rousseau ne fut pas une comédie, ce fut un livre, mais un mauvais livre.

Son père était un horloger qui lisait Plutarque. Jean-Jacques changea de religion pour avoir du pain. Il se rendit à Paris et devint commis chez un fermier général qui le faisait dîner à la cuisine. En horreur des chemins battus, le philosophe de Genève a voulu rompre en visière avec les maximes de son siècle. Il a surtout rompu en visière avec les maximes de sa vie ; il s'est toujours évertué à se contredire. Philosophe altier, il disait que l'homme est un animal raisonnable, et il le voulait prouver par toutes les folies de sa vie ; il était né artiste, et il voulait, comme Lycurgue et Platon, bannir les arts ; il cherchait un chemin en contemplant le ciel aux routes infinies et, comme l'astrologue, il se laissait choir dans un puits ; il prêchait

l'amour des hommes, et il ne cherchait que la solitude ; il mettait ses enfants à l'hospice, et il écrivait un livre sur l'éducation ; il cherchait la vérité, et il ne vivait que du mensonge ! Cette étrange existence de Jean-Jacques Rousseau fut couronnée par la folie.

Le chevalier de Boufflers, comparant Jean-Jacques à La Fontaine pour sa gaucherie et ses distractions, disait : *C'est le bonhomme méchant*. En effet, toute la vie de Jean-Jacques fut une méchanceté. On trouve son esprit partout, on ne trouve son cœur nulle part, excepté dans les livres. C'est du roman de sa vie qu'il aurait dû dire : "Toute fille qui ouvrira ce livre sera perdue."

Jean-Jacques tenta les périls de la poésie, mais c'était un romanesque et non un poète. Sa pensée ne pouvait s'assujettir à l'hémistiche et à la rime. Il ne comprenait pas qu'on pût marteler ses sentiments, le marteau fût-il d'or pur.

## INFORMATIONS DIVERSES.

La chronique du Collège, pendant la dernière quinzaine, n'offre aucun événement digne d'être relaté.

PERSONNEL.—Le Rév. Mr. J. T. Archambault, Ptre., nous a quitté, ces jours derniers, pour aller occuper l'office de Procureur au Collège de Varennes.

Le Rév. Mr. F. X. Chagnon, vicaire à Ste. Brigide, Montréal, vient d'être nommé curé à Champlain, N. Y., Diocèse d'Ogdensburg.

### LISTE DU 25 FEVRIER.

#### Cours Latin.

*Rhétorique*.....Ier.....J. Soumis, Ste. Béatrix.  
*Belles-Lettres*.....Ier... A. Renaud,.....Joliette.  
*Versification*.....Ier..... J. Landry, St. Ambroise.  
*Syntaxe*.....Ier..... J. Dumontier,.....St. Barthélemy.

#### Cours Commercial.

*Syntaxe*... { Franç...Ier...F. X. Brûlé,.....St. Didace.  
 { Ang.....Ier...F. Champagne,....Middlebury.  
*Eléments*... { Franç...Ier...R. Laurendeau,.... St. Gabriel.  
 { Ang.....Ier... T. Kelly,.....Joliette.  
*Préparatoire* .....Ier... R. Boulet,..... "

Notre imprimeur, Mr. Nap. Manseau, offre en vente, en ce moment, au bureau de la *Voix de l'Ecolier*, une quantité d'AVIS DE RENOUVELLEMENT D'ENREGISTREMENT DE DROIT RÉEL. Ces blancs, exactement conformes au modèle légal, sont les seuls dont on puisse faire usage dans la Ville de Joliette et dans les Paroisses de St. Charles-Borromée et de St. Thomas, depuis la récente mise en vigueur du nouveau Cadastre.

LE  
ROBINSON D'EAU  
DOUCE.

CHAPITRE VI.

Une douche d'eau froide.

(Suite.)

—Mieux vaudrait, répliqua ma mère, étudier ta géographie. Les matelots sont comme les simples soldats, qui n'ont vu qu'un tout petit coin de la bataille à laquelle ils assistaient. Il faut pour voyager fructueusement de l'instruction et de l'attention : deux choses, dont la première du moins a manqué à ton matelot.

J'insistai si fort que ma mère me permit de faire visite à Maugars, en compagnie de Denis.

Le jeudi suivant, nous nous rendîmes à Saint-Brice. Comme il y a quatre kilomètres du château de Puyjoubert à ce petit bourg, maman voulait que je fisse le trajet en voiture ; mais je la suppliai de me laisser aller à pied. J'obtins cette permission au grand regret de Denis, qui ne comprenait pas qu'on pût aller à pied pour son plaisir.

La journée était superbe, et le sentier que nous prîmes plein de fleurs, de frémissements de feuilles, de chants d'oiseaux et de cris de bergers. Une vraie fête pour un malheureux petit riche élevé comme moi dans le coton, et marchant plus souvent sur les tapis que sur le sol.

On était à la saison de la chasse. Quel plaisir j'aurais eu à porter sur l'épaule un petit fusil tel que j'en voyais à quelques enfants de mon âge ! Il ne fallait pas y songer avant que j'eusse atteint quatorze ou quinze ans. Le docteur Desourteaux prétendait qu'à cette époque seulement l'âge de raison commencerait pour moi, encore n'osait-il pas l'assurer, ajoutait-il malicieusement. J'y suppléai par un arc et des flèches, logées dans un carquois que je portais derrière l'épaule.

Nous trouvâmes Maugars sous un auvent couvert de chaume, attenant à sa petite maison. Il était occupé à dégrossir, avec une hachette, un morceau de noyer. Denis, ainsi qu'il avait été convenu, lui commanda une paire de sabots. J'examinai ce paysan pendant qu'il prenait la mesure du pied de mon domestique : c'est étonnant comme il ressemblait peu à un marin, même à un marin en retraite.

Son chapeau de matelot était un grand vilain bonnet de coton bleu ; au lieu de dire à tout propos : triples sabords ! comme les marins de mes livres, il disait : ma foi ! et parbleu ! lorsqu'il éprouvait le besoin d'accentuer son lourd et pacifique langage. Je m'attendais à le voir marcher les jambes écartées, à l'exemple de ceux qui ont longtemps navigué : point du tout, il portait ses deux pieds sur le sol comme tout le monde.

Enfin, Denis qui fumait sa pipe, lui ayant offert du tabac, Maugars répondit qu'il n'en usait pas. Un ancien matelot qui ne fume pas, conçoit-on cela ?

—Maugars, lui dis-je, vous avez été longtemps en mer, n'est-ce pas ?

—Six ans et trois mois, monsieur de Puyjoubert, répondit-il.

—Ça doit être bien agréable de voyager sur un vaisseau ?

—Peuh ! fit-il, ça dépend des goûts ; moi, je préfère la terre ferme.

—Cependant, Maugars, ces vagues tantôt hautes comme des montagnes, tantôt unies une glace, cette immensité de l'horizon, ce grand ciel bleu qui se reflète dans l'Océan comme dans un grand miroir ! .....

—Oui, oui, dit-il, ça étonne et ça frappe les premières semaines ; puis on finit par s'y habituer, et alors ça ennuie terriblement. Voyez mon jeune monsieur, à mon avis, il n'y a que les poissons et les canards qui soient destinés à vivre sur l'eau, le bon Dieu leur ayant fait des nageoires et des pattes en conséquence ; l'homme, lui, est fait pour user ses sabots sur le plancher des vaches.

—Mais Maugars, répliquai-je, le plancher des vaches s'étend loin. Vous deviez être joliment content, lorsqu'après une longue traversée, vous débarquiez sur des terres nouvelles et des pays inconnus.

—Sans doute, dit-il nonchalemment, sans doute, encore faut-il débarquer et ne pas rester consignés à bord pour attraper le scorbut, manger du biscuit dur comme des cailloux et faire une croisière dont on ne comprend pas l'utilité. Enfin, il faut des marins comme il faut des soldats. Pendant six ans et trois mois j'ai rempli mon devoir à la satisfaction de mes chefs ainsi que le témoignent mon congé et mes certificats. Par exemple, je n'aurais pas aimé à recommencer. Six ans de mer, c'est assez. Le Berri me paraît le plus beau et le meilleur pays du monde. Il n'y a que ceux qui ont voyagé pour apprécier les agréments qu'offre une habitation en terre chrétienne et française. Tel que vous me voyez, mon jeune monsieur, je suis mieux nourri, mieux logé et mieux vêtu que les rois de l'Océanie et de l'Afrique centrale ; sans compter que je me conduis en honnête homme et en bon chrétien, tandis qu'eux sont d'affreux gredins qui, pour un couteau de quatre sous ou un verre d'eau-de-vie, vendraient leur père, leur mère, leur femme et leurs enfants. Je ne parle pas de leur âme attendu qu'ils ne se doutent pas d'en avoir une.

Ce matelot ne me revenait pas du tout. C'était bien la peine d'avoir fait le tour du monde pour rapporter de pareilles impressions. Je continuai pourtant à interroger l'ex-marin.

—Vous est-il arrivé, lui dis-je, Maugars, de débarquer dans une île déserte ?

—Je ne crois pas, dit-il, les îles désertes n'existent guère que dans les livres.

Cette réponse me choqua extrêmement. Lisez donc toute la collection des Robinsons pour vous entendre dire qu'il n'y a pas d'îles désertes.

—Vous vous trompez, répliquai-je, il y a des îles désertes et la preuve, c'est que des hommes qui y ont été jetés par un naufrage, ont écrit le récit de leur séjour.

—Soit, dit Maugars, je ne suis pas pour vous contredire ni vous contrarier, mon jeune monsieur ; tout de même



vosre château de Puyjoubert, avec le parc, et les domaines qui en dépendent, est un joli morceau de terre habitée, si le bon Dieu m'en avait fait don, je préférerais ce lot à toutes les îles désertes découvertes et à découvrir.

—Allons-nous-en ! dis-je à Denis.

Et je partis sans saluer ce paysan berrichon, ce triste sabotier qui, pendant six ans de voyages sur la mer, n'avait rien appris et rien oublié.

## CHAPITRE VII.

### Ce qu'on pense de moi à Bourges.

Tout le Berri avait appris que l'unique héritier des Puyjoubert était un enfant terrible et ne dégénérait point de ses plus turbulents ancêtres. Denis avait quitté notre service sur quelques observations de ma mère ; on pense bien que cette circonstance ne contribua pas à faire oublier mes sottises. Maître Denis alla partout disant que pour tout l'or du monde, il ne reprendrait pas le collier de misère qu'il venait de quitter. Mme de Puyjoubert eut beaucoup de peine à trouver un autre domestique. Par exemple elle échoua dans la recherche d'un précepteur particulier.

Celui qui devait venir dégagea sa parole en apprenant quel était son futur écolier. Il devenait urgent de me donner un maître, si on ne voulait pas que mes études fort négligées ne fussent irrémédiablement compromises. L'abbé Maréchal alla lui-même à l'évêché de Bourges pour obtenir un séminariste ou un jeune prêtre. A force de démarches, il finit par obtenir un jeune vicaire obligé, par faiblesse de tempérament, de renoncer à ses fonctions. C'était la douceur même que l'abbé Bernard. Nous nous serions, je crois, entendus ; malheureusement sa santé empirait au lieu de s'améliorer ; il retourna dans sa famille. Denis, qui décidément était un malhonnête homme, prit prétexte de ce départ pour me calomnier d'une façon atroce. Ce n'est pas qu'il parlât beaucoup, mon Dieu non ! il gardait presque toujours sur mes faits et gestes un charitable silence.

Un monsieur, sollicité par ma mère de devenir mon professeur, dit à Denis :

—N'avez-vous pas été domestique au château de Puyjoubert pendant deux ans ?

—Deux ans et cinq jours, répondit-il.

—Peste ! il faut que le temps vous ait paru long, pour l'avoir compté si exactement.

Silence complet de la part de Denis.

—Je vous en prie, continua le futur professeur, dites-moi ce qui en est : est-il vrai que ce jeune de Puyjoubert soit le diable incarné ?

Silence absolu.

—Vous avez tort, continua l'autre, d'être à ce point discret et charitable ; la vraie charité consisterait à m'avertir et à m'empêcher d'aller me mettre dans quelque galère. Je suis patient, puisque je suis professeur ; mais pourtant je ne suis pas un saint et on dit que ce jeune de Puyjoubert épuiserait la patience d'un saint. Qu'en est-il ?

(A continuer.)

## "LA VOIX DE L'ÉCOLIER"

DU COLLÈGE JOLIETTE  
Parait le 1er et le 15 du Mois  
PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE.

ABONNEMENT (payable d'avance)..... \$1.00

ON EXÉCUTE au Bureau de la Voix de l'Écolier toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.

### TROIS MAISONS A VENDRE

Dont une, sise Rue St. Louis [près le Bureau de M. Baby] constitue une RÉSIDENCE PRIVÉE très confortable, et les deux autres sont avantageusement situées, Rue Manseau, au centre du Quartier Commercial.

Conditions très-faciles.

S'adresser à J. B. LAURION,  
Propriétaire.  
Joliette, 15 février 1877. 6-m

### Maisons Recommandées A JOLIETTE.

J. ULRIC FOUCHER, Marchand de Pianos, Harmoniums, Moulins à Coudre, etc., Rue Notre-Dame,  
JOLIETTE.

N. I. CHARLAND, Tailleur, Vis-à-vis le Bureau et Résidence de B. Vézina et D. Désormiers, Ecr., Notaires, Joliette.

A. DELISLE, Libraire et Relieur, Place-Bourget, près le Bureau du Télégraphe, Joliette.

C. H. B. LEPROHON, Agent pour les  
"ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA"  
(Contre le Feu et le Tonnerre) et "LA ROYALE CANADIENNE"  
(Assurance contre le Feu)  
JOLIETTE

N. B.—M. Leprohon vendra aux conditions les plus faciles : Chaux, Pierre, Sable.

C. P. CHARLAND, AVOCAT. Bureau :—  
Fisk's Block—Forte No. 1—Joliette.

M. CHARLAND suivra les Circuits de Montcalm, Berthier et L'Assomption.

P. ST. JEAN, Marchand de Chaussures  
RUE MANSEAU—JOLIETTE

J. B. BASINAIS, Marchand de meubles  
Coin des Rues St Barthélemy et De Lanaudière  
JOLIETTE

J. B. LAURION, Plombier et Ferblantier  
Rue Manseau (A l'Enseigne du Castor et du Mai)  
JOLIETTE